

**Kaïs BENACHOUR**

**Université Constantine Les frères Mentouri**

*Migrants algériens : contextes et identités multiples*

**Introduction :**

Approcher la migration algérienne sous l'angle de la littérature implique nécessairement de se pencher sur le rapport du romancier au contexte social immédiat. Dans son diptyque, *La Terre et le sang* et *Les Chemins qui montent*, Mouloud Feraoun, pionnier des écrivains algériens de langue française, s'est intéressé aux premiers départs des travailleurs algériens pour la France. Plus tardivement, durant les années 1970, Rachid Boudjedra, Kateb Yacine, Mohammed Dib ou Nabil Farés ont dénoncé les conditions d'existence, souvent violentes, de l'émigré algérien établi en France. Plus proche de nous beaucoup d'écrivains algériens ont produit des textes littéraires sur le phénomène des Harragas, parmi lesquels Salim Bachi.

Ainsi donc, une récurrence de cette thématique sociale s'observe dans la littérature algérienne contemporaine, et cela, sous de multiples aspects. Écrire la migration, c'est traduire en premier lieu des réalités factuelles : celles de l'exil, de l'errance, du déracinement, de la nostalgie du pays perdu, de la double identité, de l'échec du départ...etc.

En effet, soucieux de comprendre les mutations qui touchent leur société, les auteurs algériens de diverses générations abordent la migration en mettant en scène des personnages complexes, dotés d'une individualité propre, le plus souvent tourmentés ou névrosés.

Alors que Mouloud Feraoun écrit à propos des deux personnages principaux de son diptyque, *La Terre et le sang*<sup>1</sup>, et *Les Chemins qui montent*<sup>2</sup>:

*«Il y a une grande différence entre ces deux périodes. La psychologie des Kabyles d'aujourd'hui se rendant en France n'est plus du tout celle des Kabyles qui leur ont ouvert la route. Les Kabyles de 1953 sont mieux armés*

---

<sup>1</sup> Feraoun Mouloud, *La Terre et le sang*. Paris, Le Seuil 1953

<sup>2</sup> Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*. Paris, Le Seuil 1957

*que leurs devanciers, parce qu'ils s'adaptent plus facilement aux façons de vivre de la métropole. Par contre, il me semble que les anciens étaient davantage attachés à leur village, à leur terre, aux mœurs kabyles ; ils se hâtaient de retourner chez eux avec leurs économies pour améliorer leur situation au village, ce qui n'est pas automatique aujourd'hui»<sup>3</sup>.*

Rachid Boudjedra politise, quant à lui, le débat et construit le personnage de l'émigré dans *Topographie idéale pour agression caractérisée*<sup>4</sup>, comme porteur d'un message : «On nous a toujours regardés, disséqués, et, dans *Topographie*, c'est l'arabe qui pose son regard sur l'Européen hégémonique. Là aussi il y a subvertissement.»<sup>5</sup>.

Par contre, Salim Bachi conçoit autrement l'image du migrant dans *Amours et Aventures de Sindbad le Marin*<sup>6</sup> : il présente son personnage central en ces termes « Mon Sindbad est cultivé parce que le monde est complexe et qu'il est nécessaire de le comprendre pour pouvoir le traverser de part en part »<sup>7</sup>.

Notre article intitulé «*Migrants algériens : contextes et identités multiples.* » porte ainsi sur les personnages migrants pluriels et souvent en adéquation avec la réalité vécue ou ressentie par les différents auteurs.

### **Personnages émigrés chez Mouloud Feraoun : une douloureuse exclusion**

Mouloud Feraoun est le premier auteur algérien de langue française à avoir abordé le sujet de l'émigration algérienne en France. Aussi, la migration est - elle au cœur de tous les conflits dans lesquels baignent ses personnages principaux : Amer dans *La Terre et le sang* et son fils Amer'n'Amer dans *Les Chemins qui montent*.

Il faut rappeler, ici, que ce diptyque inclut deux types de migration : l'une économique dans *La Terre et le sang* (Amer part dans les années 1910 dans le seul but de travailler dans les mines du Nord de la France) ; et identitaire dans *Les Chemins qui montent*, récit dans lequel le fils Amer'n'Amer né d'un mariage mixte entre le père Amer et une Française Marie, part en France pour élucider le sens de sa double origine.

---

<sup>3</sup> Interview au journal l'Effort Algérie, reprise par El Watan du 15 mars 2000.

<sup>4</sup>Boudjedra Rachid *Topographie idéale pour une agression caractérisée*. Paris, Denoël, 1975

<sup>5</sup>GafaïtiHafid, *Rachid Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987, p 23.

<sup>6</sup> Bachi Salim, *Amours et aventures de Sindbad le marin*. Paris, Gallimard, 2010

<sup>7</sup>Magazine littéraire L'ivrescq, n°8, septembre 2010.

Il s'agit donc pour l'auteur de déterminer la nature même de cette migration, en soulignant les conditions d'accueil et de travail des ouvriers algériens dans les mines du nord de la France ; et d'analyser ensuite les conséquences où apparaissent les thèmes de la vengeance, du crime d'honneur, du déchirement et de l'éclatement des familles du village natal...etc.

Ces deux romans de Feraoun soulèvent des questions sur l'incidence de la migration sur le parcours de ses personnages. Leur retour dans leur village d'origine ne fait pas chorus parmi tous les villageois. Ils sont, ainsi, perçus comme des «émigrés» voire des «étrangers» en partie à cause de leur lien avec la France. Marie est l'épouse de Amer et la mère de Amer'n'Amer : ces trois personnages sont rongés par un sentiment de culpabilité vis-à-vis des autres villageois.

*La Terre et le sang*, est un roman truffé d'incidents et de rebondissements dans la vie d'Amer, jusqu'au jour où il sera assassiné par son rival Slimane.

Amer vit, depuis son retour de France, un perpétuel conflit intérieur signe d'une mauvaise conscience vis-à-vis des gens de son village natal.

En conflit avec sa propre famille, Amer, fils unique, quitte son village kabyle, Ighil-Nezman, à l'âge de quatorze ans pour travailler dans les mines du nord de la France. Inconscient du déchirement et de la peine qu'il fait endurer à ses parents, il oublie très vite les siens : « *Au bout de quelques mois Amer se transforma. Il oublia Kamouma, Kaci et son village* »<sup>8</sup>.

La question du retour au pays natal est centrale dans ce récit. En France, Amer ne donne aucun signe de vie à ses parents, il pense certes à sa famille, à son village, mais pense qu'ils le maudissent. Il a des nouvelles du village par le biais des immigrés qui font le va-et-vient entre la France et la Kabylie.

Amer trahit non seulement ses parents mais aussi son village. Il est évident que le lien entre Amer et sa terre natale n'est pas du tout apaisé. La tension s'accroît avec la mort accidentelle de son oncle Rabah dans la mine et dont Amer est en partie responsable.

Après une rupture de quinze ans, son retour au village est marqué par sa méfiance à l'endroit de tous les villageois. Il est, en effet, persuadé que l'on surveille ses moindres faits et gestes.

---

<sup>8</sup>Feraoun Mouloud, *La Terre et le sang*. op. citp58.

L'ambition d'Amer est de pouvoir vivre aisément à Ighil-Nezman sans travailler lui-même ses propres terres. L'exil l'a coupé du travail agraire : *«Amer, le cœur serré, comprit qu'il aimait bien Tighezzane, mais que c'était fini : ils étaient étrangers l'un à l'autre. Tighezzane ne lui en voulait pas. ....Lui, Amer, aurait fait débroussailler, piocher, labourer et tailler. Le travail n'aurait rien valu, les récoltes auraient été arrachées, non cueillies. Il serait resté un maître orgueilleux et distant. »*.<sup>9</sup>

Aussi, les derniers chapitres du roman nous révèlent toute la fragilité de ce personnage qui n'a pas respecté les codes sociaux de son groupe. Ayant transgressé un interdit (l'adultère commis avec la femme de son cousin), les mauvais souvenirs de son exil le hanteront jusqu'à sa mort.

Quant à Amer n'Amer, son départ pour la France est plus complexe que celui de son père. Dans *Les Chemins qui montent*, il n'est pas seulement le fils d'un Kabyle, mais aussi de l'unique française d'Ighil-Nezman, en l'occurrence Marie.

Il a donc grandi dans la peau d'un Franco-Kabyle, et est contraint de payer le lourd tribut laissé par son père. Mais Amer n'Amer va surtout troubler l'ordre moral de la djema en devenant chef de file de la pensée communiste et athée du village. Par ailleurs, il s'oppose aux rites musulmans et aux règles de la communauté dans l'unique but de provoquer les adultes. C'est la découverte de ses activités clandestines qui le mène à l'exil.

Malgré sa double origine, il reste, néanmoins, l'enfant d'Ighil-Nezman en ceci qu'il renie ce pays : la France qu'il lui paraît froid, étranger et différent. Il ressent un besoin de retour et un sentiment d'être dans la peau d'un vrai émigré alors qu'il a une origine française. Pourtant, Amer n'Amer sait que les hommes du village ne veulent pas de lui, estimant que sa place est de l'autre rive de la Méditerranée car il demeure *« le fils de Madame »* :

*« Tas d'imbéciles, vous ne voulez pas de moi, je sais. Où voulez-vous que j'aille ? Croyez-vous que les Français, mes oncles, veulent de moi, eux ? Erreur ! Demandez à vos enfants. Ils vous diront comment je me suis comporté chez mes oncles, si j'ai failli à ma nature de bicot, si j'ai, une seule fois, donné le change ; si je n'ai pas partagé les humiliations, la chambre et la soupe des gars d'Ighil-Nezman, à Paris et ailleurs. »*<sup>10</sup>

---

<sup>9</sup>Feraoun Mouloud, *La Terre et le sang*. op.cit p. 163.

<sup>10</sup>Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*. p. 107

Le départ d'Amer n'Amer a un double sens : il veut, certes, mettre à l'épreuve son rapport à la vie qu'il mène en France mais aussi prouver aux gens de son village qu'il n'a rien d'un Français.

Tout comme son père, Amer n'Amer a gardé un mauvais souvenir de l'exil. En effet, cette lutte pour exprimer sa double identité est une revendication sociale légitime qui trouve sa raison dans le contexte de l'époque -l'Algérie colonisée- Cet aspect social est traité dans ce roman par le biais de ce personnage issu d'un mariage mixte. Il constitue ce que la sociocritique appelle « la socialité ». Ce concept est défini en ces termes par Claude Duchet : « *C'est donc la spécificité même, la dimension valeur des textes que la sociocritique s'efforce de lire. Cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle la socialité.* »<sup>11</sup>.

Ainsi, seul contre tous ses détracteurs, Amer n'Amer est contraint de subir l'hypocrisie et la rancœur des villageois, il décide de partir vers un ailleurs qu'il espère serein. Mais cette quête s'avère être complexe . A la lecture de son Journal nous remarquons que les idées contradictoires se succèdent, car s'il n'accepte pas l'idée de partir vivre en France. Il sait qu'il n'a plus rien à faire à Ighil-Nezman, et ce, après la mort de sa mère. Mais sa décision est prise: quitter définitivement la Kabylie. Mais peut-on échapper à son destin ? Les deux romans de Mouloud Feraoun s'achèvent par un drame : le père et son fils meurent dans des circonstances tragiques. Ce statut du migrant est ainsi révélateur de la violence endurée par les émigrés algériens durant la période coloniale. La mort des deux personnages migrants du diptyque de Feraoun est une forme de symbolisation de cette violence.

Charles Bonn formule cette problématique du personnage migrant des premiers textes de la littérature algérienne en le considérant comme « *dédoublé non perçu véritablement comme un émigré* »<sup>12</sup>, voire personnage « *invisible* ».

## **Personnage chosifié chez Rachid Boudjedra**

---

<sup>11</sup> Claude Duchet *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979 p.4.

<sup>12</sup> Bonn Charles, *Lectures nouvelles du roman algérien*. Paris, Classiques Garnier, 2016. p.109.

Rachid Boudjedra publie en 1975, *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, dans un contexte particulier : au lendemain de la crise diplomatique entre l'Algérie et la France à cause de la vague de violence raciste dont ont été victimes les travailleurs algériens sur le sol français.

L'auteur adopte une autre stratégie pour évoquer la migration. Il choisit un personnage migrant effacé, anonyme, démuné et stéréotypé : celui du travailleur algérien des années 1970 à l'allure frêle et à l'apparence paysanne. Le migrant sans patronyme, est désigné par des marqueurs tels « *l'homme* », « *l'homme à la valise* », « *il* », « *le voyageur* » « *le muet* », « *le montagnard* » « *le naïf* », « *l'idiot* », « *le naufragé* », « *le transfuge* ». Ce personnage se perd dans le dédale des couloirs du métro parisien avec pour tout bagage une valise et un bout de papier où est griffonnée une adresse, celle de son compatriote du village natal surnommé Le Piton.

La narration noircit le portrait du personnage : elle lui assigne une situation inconfortable dans laquelle il ne peut ni communiquer, ni être compris, eu égard à sa méconnaissance de la langue du pays d'accueil. Il tourne en rond, désorienté par des repères qu'il croit être fiables, ne comprenant ni la langue du pays qu'il visite, ni ses codes à l'instar des affiches publicitaires ou du fonctionnement du métro.

Usant des techniques du Nouveau Roman pour évoquer l'errance, l'espace fermé et la dénonciation de la société de consommation, Rachid Boudjedra pousse encore plus loin cette idée de donner à son personnage un rôle effacé. A cet effet, le narrateur évoque à peine son passé. Le lecteur ignore tout de sa condition sociale, et de son arrivée en France.

La diégèse de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* qualifiée par Charles Bonn de « *histoire d'un sacrifice humain* », réduit le paysan à un personnage sans réel intérêt, anodin.

Mais si Rachid Boudjedra semble vouloir malmener son personnage, voire le ridiculiser, c'est précisément pour mieux afficher sa position vis-à-vis de l'émigration et du racisme qui particularise cette période: celles les années 1970.

L'auteur dénonce ainsi la violence commise à l'encontre des migrants et l'indifférence de cette société moderne qui est à l'opposé de celle du Piton : une société inhospitalière pour les Algériens en général et les travailleurs en particulier. Il avertit même ceux qui réussiront à traverser et à sortir du souterrain métropolitain : *«il y a encore les chantiers, les hauts fourneaux, les kilomètres de rues à balayer, des tonnes de neige à déblayer...»*.<sup>13</sup>

Sans avoir pu sortir du dédale des galeries du métro parisien, le migrant échoue et n'accomplit pas l'objet de sa quête : la migration. Il est sauvagement assassiné dans un lieu symbolique : le quai Porte de Clichy non loin du pont de Clichy par-dessus lequel furent jetés les corps de certains manifestants immigrés un certain 17 octobre 1961.

Ce personnage migrant que la narration du roman de Boudjedra, - des années 1970-, présente sous le portrait d'un personnage anonyme, névrosé, naïf et muet acquerra un statut totalement différent durant les années 2000.

### **Harraga : les révoltés de leur époque**

A la faveur d'une actualité marquée par des bouleversements touchant le Maghreb (printemps arabes, drame des réfugiés, et durcissement des contrôles aux frontières), les écrivains contemporains se penchent, alors, sur un nouveau phénomène migratoire spectaculaire et souvent tragique : celui des harraga<sup>14</sup>.

La dégradation de la conjoncture socioéconomique de l'Algérie des années 2000, le chômage, le sentiment d'exclusion, le fanatisme religieux, la violence terroriste sont autant de facteurs qui expliquent cette nouvelle forme de migration clandestine. Les «bruleurs » de frontières (mer) ou de papiers (passeport, visa) sont prêts à prendre tous les risques pour franchir la barrière naturelle qui sépare l'Afrique de l'eldorado européen : la Méditerranée.

Cette année 2017 s'achève sur des statistiques inquiétantes avec l'arrivée massive de groupes de harraga algériens sur les côtes espagnoles et italiennes : selon le quotidien El Watan du 23 novembre 2017, *«De janvier à fin septembre 2017, entre 800 et 1000 tentatives d'émigration clandestine ont été mises en échec par les garde-côtes algériens. Selon des sources (ONG), entre 2005 et 2016, plus de 10 000 harraga ont été*

---

<sup>13</sup>Topographie idéale pour une agression caractérisée, op.cit.p 180.

<sup>14</sup>En arabe (حراق) pluriel de Harrag, qui veut dire bruler une frontière, une route ou ses papiers.

*appréhendés, de 20 000 à 25 000 sont arrivés sur l'autre rive et plus de 1500 sont morts lors de la traversée.»*

L'émigré clandestin est porteur d'un message par lequel il exprime sa propre vision du monde même s'il semble voué, dans la plupart des cas, à un destin tragique.

*«Croire que la Harga est un acte de désespoir est très réducteur d'un phénomène complexe. Nous pensons que c'est l'une des rares possibilités qui restent à certains jeunes pour construire leurs identités et tenter de se réaliser en tant qu'hommes. En ce sens, ce n'est pas un mouvement destructeur malgré les risques de mort qui le guette, mais une tentative extrême et ultime de réalisation de soi »<sup>15</sup>* explique le psychologue Nouredine Khaled.

### **Vies clandestines**

L'analyse littéraire du phénomène migratoire nous permet de noter que cette thématique est présente de façon récurrente. Non seulement les écrivains sont animés par un devoir de rendre compte de la réalité de cette tragédie, mais aussi, et il faut le signaler, beaucoup sont eux-mêmes acteurs de cette émigration ou de l'exil.

Notre attention fut attirée par le nombre important d'œuvres littéraires consacrées à la migration. La question de la migration est devenue particulièrement prégnante aujourd'hui (2017) chez les auteurs, avec une diversité des techniques narratives et des points de vue. Certains écrivains confrontés à un exil volontaire ou non (Salah Benlabeled, Arezki Metref, Hamid Skif, Roshd Djigouadi, Salim Bachi...etc.) racontent leur rupture douloureuse avec le pays natal ; tandis que d'autres consacrent leurs romans à l'expérience traumatisante de la migration clandestine.

Des écrivains racontent le récit de jeunes Algériens fuyant un pays qui ne leur offre aucune perspective. Ces personnages quittent l'Algérie, espace de l'enfermement, pour traverser et affronter la Méditerranée puis l'Europe. Ces espaces sont souvent fantasmés, ouverts, mystérieux, nouveaux et infinis, propices à l'évasion, et à l'aventure. La rupture avec la terre natale assumée, les harraga, ces nouveaux révoltés du 21e siècle, tentent une interminable et périlleuse traversée en mer, pour s'aventurer en « terra incognita » (l'Europe).

---

<sup>15</sup>Nouredine Khaled : *La Harga : un acte de désespoir ou tentative de réalisation de soi ?* Alger, Revue CREAD, Les migrations africaines, économie, société et développement, volume 2. 2012, p 233

Dans les textes des auteurs sus cités, les personnages sont majoritairement des jeunes âgés entre 20 ans et 30 ans, issus de milieux sociaux divers, non forcément pauvres ou illettrés.

Ils sont, généralement, rebelles et en conflit avec la cellule familiale, et pensent n'avoir aucune perspective dans leur milieu social. Chez les auteurs algériens contemporains, cette forme de migration clandestine débouche le plus souvent sur un constat d'échec, voire un drame comme dans le roman, *Il aura Pitié de Nous*<sup>16</sup>, de Roshd Djigouadi, où le personnage central Adel manque de peu son objectif. En effet, le jeune Adel est un personnage qui enchaîne les échecs (chômage, misère, amour impossible), il part dans la précipitation pour accompagner son ami Malien Omarou. Son projet de départ n'est pas uniquement de changer de pays, mais aussi d'existence. C'est une migration du désespoir. Dès l'incipit du roman le ton est donné : «*Qui aurait dit qu'un jour un gardien de cimetière espagnol s'occuperait de fleurir tous les dimanches ma pierre tombale anonyme, singulière sépulture sans croix !*»<sup>17</sup>

Adel n'échoue pas dans sa quête de traverser la Méditerranée. En s'embarquant sur un simple bateau pneumatique pour faire le voyage en mer sur plusieurs centaines de kilomètres, il est accompagné de deux amis sans aucune expérience de la navigation. Il était donc conscient qu'il n'avait aucune chance d'échapper à une mort certaine : «*On aurait pu concrétiser nos rêves et nos désirs de revanches !*»<sup>18</sup>.

Finalement un des personnages, frappé de démence, perce la ceinture pneumatique du zodiac à seulement quelques kilomètres de la côte espagnole. Adel atteint la plage, mais meurt d'épuisement après avoir foulé le sol espagnol.

Davantage tragique, la fin de l'histoire des *Amants de Cordoue*<sup>19</sup> roman de Farid Benyoucef qui comme son titre l'indique, est une histoire d'amour entre un Algérien, Amir Khaznadar qui «*brula la mer par passion* » pour Maria Ferraz, une Franco-Algérienne vivant à Paris. Tout allait bien pour ce jeune couple qui se rencontre à Paris, jusqu'au jour où Amir apprend qu'il est sur le point d'être expulsé car son visa est arrivé à expiration. Il vient ainsi de "bruler" son visa, devenant ainsi un harraga ou un

---

<sup>16</sup>Djigouadi Roshd, *Il Aura pitié de Nous*, Chihab Ed, 2004.

<sup>17</sup>Ibid. p.11

<sup>18</sup>Ibid, p.253

<sup>19</sup>Benyoucef Farid, *Les Amants de Cordoue*, Editions Média-plus, 2012.

clandestin. Pour retrouver son amoureux, Maria, fille de harki qui ne peut obtenir de visa d'entrée en Algérie, est prête à tout pour rejoindre son amoureux. C'est clandestinement et à ses risques et périls qu'elle entre en Algérie via la Tunisie. Elle est, donc, harraga à son tour.

La jeune femme est expulsée de l'Algérie vers la France. Les deux harraga sont à présent séparés par la Méditerranée, leur amour est impossible, «*un amour vagabond*» dit le narrateur.

Amir tente alors à son tour la *harga* comme ultime recours. Il réussit à atteindre la côte espagnole et retrouver la ville de Cordoue où les deux amants se sont fixé rendez-vous. Cordoue devient une terre de réconciliation. Les retrouvailles sont émouvantes, mais très vite gâchées par un banal contrôle de police. Pour éviter l'expulsion de l'Algérien et donc une nouvelle séparation, les deux amants de Cordoue avalent du poison devant des policiers qui assistent impuissants à cette scène, à la fois, romantique et tragique.

L'échec de la migration est également raconté dans *Spania*<sup>20</sup> de Abdelhafid Ouadda, publié en 2012. Ce récit montre un groupe de clandestins qui, tentant la traversée pour rejoindre l'Espagne, est freiné par une tempête, puis recueilli par la marine algérienne après plusieurs jours en mer. Le même sort est réservé aux personnages principaux du roman *Allah au pays des enfants perdus*<sup>21</sup> (titre d'une chanson kabyle sur l'exil) de Karim Akouche qui est lui-même exilé au Canada. Pour sa part, l'écrivain Kamel Aflah Bouayed, choisit le titre *Les Sans-Destin*<sup>22</sup> pour décrire le vécu d'un journaliste algérien qui s'intéresse au phénomène des harraga. Il se lie d'amitié avec Kobla un Camerounais rencontré à Alger. Ce dernier meurt noyé tandis que le journaliste est l'un des rares survivants. Il doit témoigner sur cette douloureuse expérience.

L'un des auteurs algériens les plus connus en France ces dernières années, en l'occurrence Boualem Sansal auteur du best-seller *2084 : la fin du monde*, publiée en 2005 *Harraga*<sup>23</sup>, un titre accrocheur qui donne l'impression que la migration clandestine est au cœur de son récit. Pourtant, *Harraga*, tiré de faits réels est un titre trompe-l'œil, le

---

<sup>20</sup>OuaddaAbdelhafid,*Spania*, Editions ENAG, 2011.

<sup>21</sup>AkoucheKarim, *Allah au pays des enfants perdus*, Ed Dialogue Nord-sud, Montréal, 2012.

<sup>22</sup>Kamel A. Bouayed*Les Sans-destin*, Ed Dahleb-ENAG, 2004

<sup>23</sup>BoualemSansal, *Harraga*, Editions Gallimard, 2005.

voyage clandestin est relaté, mais sous une autre forme. En effet, dans ce roman qui évoque, certes, le départ pour l'Espagne du jeune Sofiane, la narration se focalise sur Lamia, la sœur de ce harraga. Solitaire et célibataire, marginalisée par une société qu'elle méprise, et surtout peinée par le départ de son frère, Lamia souffre d'une brûlure : une harga intérieure. L'auteur évoque très peu le voyage clandestin de Sofiane, et ce dernier qui aurait pu être placé au centre du récit comme personnage principal, est donc effacé. Ce harraga n'accomplit aucune action dans le récit et ne remplit aucune fonction.

Ceci ne laisse pas indifférent l'auteur qui, à propos de son roman, déclare à un journaliste français : « *Nos jeunes ne pensent qu'à se jeter à la mer pour rejoindre des terres clémentes. Ils ont un slogan qu'ils répètent à longueur de journée en regardant la mer: Mourir ailleurs plutôt que vivre ici ...Les Harraga (les brûleurs de routes) avant d'être des émigrés clandestins sont des prisonniers évadés. Ils devraient être accueillis en tant que tels et non comme des hors-la-loi que l'on punit de la manière la plus cruelle: en les renvoyant au pays* »<sup>24</sup>.

Enfin, Salim Bachi, publie un étonnant roman en 2010, sous le titre *Amours et aventures de Sindbad le marin*<sup>25</sup>. Une réécriture du célèbre conte *Les Mille et Une nuits*, et dans lequel le rapport au voyage est au centre de l'histoire dédiée à un Sindbad des temps modernes.

Comme son aïeul, Sindbad de Bachi porte la même exaltation pour les voyages, le risque et l'aventure. Ce personnage évolue dans la clandestinité et aspire à conquérir plusieurs espaces, il est émerveillé par Rome, Florence, Paris, Damas ou Palmyre, ces villes-musées qui le fascinent par leur histoire, leur littérature, et aussi par les femmes qu'il rencontre. Ce personnage n'aime pas l'immobilité, l'inaction et les relations durables. Son instinct de voyageur ressurgit à chaque fois comme l'était le Sindbad du conte.

## Conclusion

---

<sup>24</sup>LEMENAGER Grégoire «Boualem Sansal : la frontière entre islamisme et nazisme est mince». Le Nouvel Observateur du 09 01 2008. :

<sup>25</sup> Bachi Salim, *Amours et aventures de Sindbad le Marin*, op.cit.

Nous avons ainsi voulu achever notre analyse par ce personnage (Sindbad) afin de montrer que dans la littérature algérienne la figure du migrant change de nature, de statut. Il est à la fois aventureux et imprévisible, et ce, pour exprimer le plus fidèlement possible la réalité de la migration. Il s'oppose à la figure du migrant effacé ou invisible comme chez Rachid Boudjedra.

La conjoncture internationale depuis une quinzaine d'années est incitative à la migration, en raison de la pauvreté, l'instabilité politique et surtout les conflits armés qui engendrent les départs massifs des populations.

Les écrivains algériens ne sont pas en reste de cette nouvelle donne. Ils sont, au contraire, des témoins attentifs de leur époque, décrivant les multiples facettes de la migration. Des écrivains qu'ils soient installés en Algérie, en France, au Canada ou ailleurs ont en partage le désir de dire la migration, et de rapporter des témoignages sur l'inquiétant phénomène des harraga.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Mouloud Feraoun, *La Terre et le sang*. Paris, Le Seuil 1953
- Mouloud Feraoun, *Les Chemins qui montent*. Paris, Le Seuil 1957
- Boudjedra Rachid *Topographie idéale pour une agression caractérisée*. Paris, Denoël, 1975
- Bachi Salim, *Amours et aventures de Sindbad le marin*. Paris, Gallimard, 2010
- Djigouadi Roshd, *Il Aura pitié de Nous*, Chihab Ed, 2004.
- Benyoucef Farid, *Les Amants de Cordoue*, Editions Média-plus, 2012.
- Ouadda Abdelhafid, *Spania*, Editions ENAG, 2011.
- Akouche Karim, *Allah au pays des enfants perdus*, Ed Dialogue Nord-sud, Montréal, 2012.
- Kamel A.Bouayed *Les Sans-destin*, Ed Dahleb-ENAG, 2004
- Boualem Sansal, *Harraga*, Editions Gallimard, 2005.
- Gafaïti Hafid, *Rachid Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987, p 23.
- Duchet Claude *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979 p4

-Bonn Charles, *Lectures nouvelles du roman algérien*. Paris, Classiques Garnier, 2016. p.109.

Journal l'Effort Algérie, repris par El Watan du 15 mars 2000.

-Magazine littéraire L'ivrescq, n°8, septembre 2010.

-Noureddine Khaled : *La Harga : un acte de désespoir ou tentative de réalisation de soi ?* Alger, Revue CREAD, Les migrations africaines, économie, société et développement, volume 2. 2012, p 233

-Lemenager Grégoire, «Boualem Sansal : la frontière entre islamisme et nazisme est mince». Le Nouvel Observateur du 09 01 2008.